dans les diverses régions de l'Afrique. Ce sont des Céleuns de petite taille et d'habitudes nocturnes, vivant dans des terriers assez spacieux, où ils entassent de nombreuses provisions. La plus connue est la *gerbille d'Egypte*. Pour plus amples détails sur les mœurs de ces rongeurs, nous renverrons au mot GERBOISE.

GERBILLON s. m. (jèr-bi-llon ; *ll* mll. — dimin. de *gerbe*). Agric. Petite gerbe.

GERBILLON (Jean-François), savant jésuite français, missionnaire en Chine, né à Verdun en 1631, mort à Pékin en 1707. Il partit pour les missions de la Chine, en 1680, avec quatre de ses confrères. A leur arrivée à Pékin, ils obtinrent une audience de l'empereur Khang-Hi, qui refusa d'abord de les autoriser à enseigner le catholicisme, mais les retint à sa cour comme interprètes. Le Père Gerbillon devint son professeur de mathématiques et son médecin, et fut même employé avec succès dans plusieurs négociations avec les Russes. L'intelligent jésuite, secondé particulièrement par le Père Gaubil, obtint le libre exercice du culte chrétien dans le Céleste-Empire et la construction d'un collége pour son ordre dans la capitale (1692). Il dirigea cet établissement, qui était en pleine prospérité, jusqu'au moment de sa mort. On a de lui deux *Traités de géométrie*, en chinois et en tartare ; *Observations historiques sur la grande Tartarie*, dans la *Description* de Du Halde ; *Relations de huit voyages en Tartarie faits par ordre de l'empereur de Chine* (1688-1698), dans le même recueil.

GERBIZON (mont), montagne de France (Haute-Loire), séparée du mont Miaune par les gorges de la Loire. Son sommet atteint 1,049 mètres. Elle est recouverte de matières volcaniques.

GERBOA s. m. (jèr-bo-a). Mamm. Gerboise du nord de l'Afrique : *Les* GERBOAS *vivent en tribus et paraissent rechercher les bulbes pour leur nourriture.* (Cuv.) ‖ On dit aussi GERBUA et GERBO.

GERBOÏDE adj. (jèr-bo-i-de — de *gerbo*, et du gr. *eidos*, aspect). Mamm. Qui ressemble à une gerboise. ‖ On dit aussi GERBOISIEN, IENNE.

— s. m. pl. Famille de rongeurs ayant pour type le genre gerboise.

GERBOISE s. f. (jèr-boi-ze — de l'arabe *jerbuâ*, même sens). Mamm. Genre de mammifères rongeurs, voisin des rats, caractérisé surtout par des pattes antérieures très-courtes : *Les* GERBOISES *ont une vie nocturne.* (E. Desmarest.) *Les* GERBOISES *rattachent la faune de l'Afrique septentrionale à celle des steppes de l'Asie.* (A. Maury.)

— Encycl. Le grand genre *gerboise* (*dipus*) se divise en trois sections, qui forment aujourd'hui autant de genres distincts ; ce sont les *gerboises* proprement dites, les gerbilles et les méréones. Nous ne parlerons ici que des premières.

Les *gerboises* proprement dites sont des rongeurs clavicules, caractérisés surtout par une tête très-large, aplatie en avant, à pommettes saillantes ; un museau court, large et obtus ; de longues moustaches ; des oreilles longues et pointues ; des yeux grands et placés sur les côtés de la tête. Leur système dentaire se rapproche beaucoup de celui des rats ; leurs dents sont au nombre de dix-huit, savoir : deux incisives à chaque mâchoire, et, de chaque côté, quatre molaires à la mâchoire supérieure, et trois seulement à la mâchoire inférieure ; ces dents ont, en général, des racines distinctes.

Les *gerboises* ont le corps peu allongé, élargi en arrière, couvert de poils doux et soyeux ; la queue très-longue, cylindrique et munie de poils courts dans toute son étendue, sauf à son extrémité, qui présente une touffe de longs poils. Les membres antérieurs, très-courts et très-faibles, se terminent par quatre doigts armés d'ongles propres à fouir ; les membres postérieurs, cinq à six fois plus longs que les autres, se terminent par trois ou cinq doigts armés d'ongles courts, larges et obtus.

Ce genre comprend un assez grand nombre d'espèces, qui habitent les vastes solitudes de l'Asie centrale et orientale, et du nord de l'Afrique. Elles se creusent des terriers, y font un lit de mousse ou de feuilles, et y passent l'hiver dans un état d'engourdissement complet. Pendant la belle saison, les *gerboises* ont une vie nocturne ; comme la lumière les incommode, elles dorment tout le jour ; à la nuit, elles se réveillent, soit pour aller chercher de la nourriture, soit pour s'accoupler. Le temps des amours arrive pour elles au commencement de la belle saison. Elles marchent ordinairement sur leurs quatre pattes ; mais, quand elles sont effrayées, elles se sauvent en faisant des sauts, longs souvent de 3 mètres, qu'elles exécutent à l'aide de leurs pattes de derrière et de leur queue. Leurs pieds antérieurs sont alors si bien appliqués contre la poitrine, qu'ils s'effacent presque complétement ; aussi les anciens avaient-ils donné à ces animaux le nom de *dipus* (deux pieds). Elles sautent avec beaucoup de force et de vitesse, et la manière dont s'exécutent ces sauts est assez curieuse. La *gerboise* relève son corps sur l'extrémité des doigts postérieurs, et se maintient à l'aide de sa queue ; elle prend alors son élan, retombe sur ses quatre pieds et se relève de nouveau. Ces divers actes se succèdent avec une telle célérité, que l'animal paraît toujours debout. Lorsque les *gerboises* veulent grimper sur une hauteur, elles font usage des quatre pieds ; mais, pour descendre une pente, elles s'avancent en s'aidant uniquement des pieds de devant, et sans se servir des membres postérieurs, qu'elles laissent traîner. Quand elles se reposent, elles s'asseyent sur leurs genoux, étendent leur queue le long du corps, placent la tête entre les jambes de derrière, et, avec les pieds de devant, se tiennent les oreilles appliquées sur les yeux, comme si elles voulaient ainsi protéger leur tête.

Les *gerboises* se nourrissent de racines et de graines ; pour manger, elles s'asseyent souvent en étendant horizontalement leurs longues jambes et en courbant le dos. Elles se servent, avec une adresse et une agilité étonnantes, de leurs pieds antérieurs pour porter leurs aliments à la bouche. Leur cri ressemble à un grognement léger. On a prétendu que certaines espèces se défendent lorsqu'on les attaque, et que, si on les prend par la queue, elles donnent de grands coups avec leurs pieds de derrière. Mais il y a sans doute ici une confusion de genres. Les *gerboises* sont des animaux timides, inoffensifs, nullement farouches, incapables de morsure ou de donner des coups de pied. Elles s'apprivoisent même jusqu'à un certain point ; mais il est difficile de les conserver en captivité, et plus encore de les transporter dans nos climats du Nord ; aussi en voyait-on rarement autrefois dans nos ménageries ; elles ne sont devenues un peu plus communes que depuis la conquête de l'Algérie. Comme elles rongent très-facilement les bois tendres, on recommande de les loger dans des cages de fil de fer ou dans des caisses garnies de plaques de tôle.

Parmi les espèces les plus remarquables, nous citerons la *gerboise* commune ou *gerbo*. Ce rongeur est long d'environ 0m,16, non compris la queue, qui est plus longue que le corps. Son pelage est fauve en dessus, blanchâtre en dessous, avec une ligne blanche en forme de croissant depuis le devant de la cuisse jusqu'à la hanche ; sa queue fauve, terminée par une petite houppe blanche. Les pattes antérieures présentent un petit pouce ongiculé ; les pattes postérieures ont trois doigts, dont le médian est le plus long. Cette espèce, que les Arabes appellent *jerbuati*, d'où est venu le nom de *gerboise*, habite les contrées désertes et sablonneuses de la Syrie, de l'Arabie et du nord de l'Afrique. Elle y vit en troupes, se nourrit surtout de bulbes de plantes et boit très-peu. On dit qu'elle fait des provisions pour l'hiver, ce qui est au moins fort douteux, l'animal passant cette saison dans un état de complète léthargie.

L'*alactaga* est une autre espèce qui ressemble beaucoup à la précédente, au point que plusieurs auteurs en ont fait une simple variété ; mais elle s'en distingue par sa taille un peu plus grande, son pelage moins fauve, sa queue proportionnellement beaucoup plus longue, et surtout par ses pieds postérieurs à cinq doigts, les deux pieds latéraux, il est vrai, restant rudimentaires. Elle habite, dit M. E. Desmarest, de matières végétales ; mais il prend aussi une nourriture animale composée d'insectes, de petits oiseaux, etc. Fallas dit que, dans sa fuite, il franchit par ses sauts des distances si considérables, et que ces sauts se succèdent avec une telle rapidité, qu'il ne semble pas toucher le sol, et qu'un bon cheval ne peut le dépasser. C'est de cette rapidité dans le saut que lui est venu le nom de *jaculus*, flèche. Cette espèce se trouve communément dans les déserts de la Tartarie. »

La *gerboise* à courte queue a le corps plus court que les deux précédentes, et son pelage fauve pâle est varié de brun en dessus et de blanc en dessous ; ses pieds de derrière ont cinq doigts, dont les trois internes égaux entre eux. Elle habite la Tartarie et la Sibérie, et se nourrit surtout des bulbes du lis de Pompone.

Nous citerons encore la *gerboise* naine, qui habite les environs de la mer Caspienne et du Volga, et atteint à peine la taille du mulot ; la *gerboise* à queue plate, longue à peine de 0m,10, et dont la queue, et qui habite les rives du lac d'Aral, etc. Quant à la *gerboise* géante, qui n'est guère connue que par un individu incomplétement observé, elle doit probablement appartenir au genre viscache.

GERBSTADT, ville de Prusse, prov. de Saxe, régence et à 39 kilom. N.-O. de Merseburg ; 2,000 hab. Mines de cuivre ; fonderies.

GERÇE s. f. (jèr-se — rad. *gercer*). Pop. Crevasse, fente de la peau : *Avoir des* GERÇES *aux mains.*

— Mar. Fente produite par la dessiccation, dans une pièce de bois.

— Entom. Nom vulgaire des teignes qui attaquent les étoffes et les papiers.

GERÇÉ, ÉE (jer-sé) part. passé du v. Gercer : *Des mains* GERÇÉES. *De l'écorce* GERÇÉE. *Le tableau* GERÇÉ *finit ordinairement par tomber en écailles.* (Boutard.)

— Techn. *Fer gercé.* Fer qui a des fentes transversales.

GERCELIN s. m. (jèr-se-lain). Comm. Nom que l'on donne à l'huile de sésame extraite par les Indiens.

GERCEMENT s. m. (jèr-se-man — rad. *gercer*). Action de gercer ou de se gercer, état d'un objet qui est gercé : *Le* GERCEMENT *de la peau. Le* GERCEMENT *de l'écorce des arbres.*

GERCER v. a. ou tr. (jèr-sé — Prend une cédille sous le c devant *a* et *o* : *Je gerçai, nous gerçons*). Produire de petites fentes ou crevasses sur : *Le froid* GERCE *les mains délicates. Les bises* GERCENT *les lèvres. Les grandes chaleurs* GERCENT *le sol. Les savons* GERCENT *la peau.* (Maquel.)

Se gercer v. pr. Devenir gercé, fendillé : *Les mains* SE GERCENT *par l'action du froid. L'acier fondu d'Angleterre* SE GERCE *de plusieurs cassures.* (Buff.)

La limace baveuse argente la muraille,
Dont la pierre se gerce et dont l'aduit s'éraille.
TH. GAUTIER.

GERÇURE s. f. (jèr-su-re — rad. *gercer*). Fente, crevasse superficielle : *Les* GERÇURES *du bout des seins, chez les femmes qui allaitent pour la première fois, sont excessivement douloureuses.* (G. de Caux.) *Les mousses ne se présentent, en général, que dans les* GERÇURES *des troncs âgés.* (Dassylva.)

— Comm. Fente vive dans le diamant.

— Agric. Maladie de la vigne qui ressemble à une sorte de brûlure.

— Encycl. Pathol. *Gerçures de la peau.* Tous les points de la peau peuvent être affectés de *gerçures.* Chez les femmes enceintes, des *gerçures* se forment sur les téguments de l'abdomen, par l'effet de leur trop grande distension ; la même cause amène quelquefois un résultat semblable au ventre et aux jambes des malades atteints d'hydropisie. On observe souvent les *gerçures* à la face dorsale des doigts affectés d'engelures ; mais c'est surtout à la paume de la main et à la plante des pieds qu'il est ordinaire d'en rencontrer. Les *gerçures* se voient aussi aux mains, chez les ouvriers qui travaillent à la terre, chez ceux qui manient le plâtre, la chaux, les oxydes et le carbonate de plomb, le sédiment de l'acétate de cuivre, les acides minéraux. Celles des pieds ne se manifestent guère que chez les individus qui marchent habituellement nu-pieds, ou qui ne portent pas de bas dans leurs souliers ou leurs sabots, négligeant en outre les soins de propreté ; elles succèdent parfois aussi aux engelures ; enfin elles reconnaissent pour cause, dans quelques cas, le virus syphilitique.

Les *gerçures* des mains sont ordinairement situées transversalement à la face palmaire, perpendiculairement à l'indicateur ; ce n'est que lorsqu'elles succèdent aux engelures qu'elles occupent la face dorsale des doigts. Quant cette maladie dépend du virus syphilitique, il s'en écoule continuellement une sérosité roussâtre, et la peau circonvoisine, sans être ni dure ni épaissie, présente un aspect douteux, s'écaille et s'excorie sans cesse. Le siége ordinaire des *gerçures* des pieds est au talon, dans les plis de la face plantaire, et entre les orteils, quand elle dépendant de la syphilis ; mais elles peuvent aussi affecter ce dernier siége sans être le résultat de l'infection vénérienne. Les *gerçures* des tubercules, chez les femmes enceintes, ne reclament que quelques bains et des lotions emollientes et mucilagineuses. Comme elles ne surviennent, en général, que vers la fin de la grossesse, c'est presque toujours l'accouchement qui en détermine la guérison. Quant à celles qui surviennent à la même partie et aux jambes chez les hydropiques, un peu de cérat et quelques lotions émollientes et légèrement narcotiques sont les seuls soins qu'elles exigent ; mais on obtient rarement la guérison. Dans le plus grand nombre des cas, on ne doit même pas la tenter, parce qu'elles offrent une voie naturelle et souvent très-utile d'écoulement à la sérosité qui forme la matière de l'hydropisie. Quelquefois la gangrène s'en empare. Les meilleurs moyens de dissiper les *gerçures* des pieds et des mains sont ceux qui ont pour résultat de rendre à la peau sa souplesse et son extensibilité ; il ne faut, pour ainsi dire, rien faire contre les *gerçures* elles-mêmes : on doit avoir recours à l'emploi des corps gras et onctueux, tels que la bonne huile, la moelle de bœuf, le suif, la graisse, le beurre de cacao, le cérat simple, la pommade de concombre et autres agents analogues. Il faut toujours avoir soin de faire porter au malade un gant ou un chausson, parce que l'on ne songe pas assez à la guérison. On obtient difficilement la cure des *gerçures* syphilitiques ; il faut généralement avoir recours au traitement complet de la syphilis pour en triompher. Mais lorsqu'elles se manifestent après qu'un tel traitement a été fait, ce qui est très-fréquent, il serait prudent de le recommencer ; alors on emploie des fumigations de sulfure de mercure, de soufre, de sucre, de styrax ou d'aloès.

— *Gerçures de la ténre.* Ces *gerçures* sont, en général, une maladie très-légère ; quelquefois cependant la lèvre inférieure est si profondément gercée, en même temps que tuméfiée, qu'on dirait qu'elle a été profondément fendue par un instrument tranchant : elle est le siége d'une douleur très-vive. Les causes les plus fréquentes de cette affection sont l'habitation dans les lieux élevés, les vents secs et froids. Cette maladie guérit assez ordinairement d'elle-même ; quand elle persiste, on a recours avec succès à la pommade de concombre ou à l'onguent rosat. Cependant, lorsque les *gerçures* sont nombreuses et étendues, il faut joindre à ces moyens l'emploi des lotions et des cataplasmes émollients, et faire renoncer pendant quelque temps le malade à l'habitude de fumer.

— *Gerçures des mamelons.* Les *gerçures* des mamelons surviennent presque toujours pendant la lactation, et sont causées par les succions trop fréquemment répétées. Ces accidents se produisent souvent chez les femmes qui nourrissent pour la première fois. Le mamelon est rouge, granuleux, humide, excorié, fongueux ; la succion cause une vive douleur et fait facilement naître un suintement sanguin. Les femmes jeunes, lymphatiques et nerveuses, celles dont la peau est fine et délicate, y sont particulièrement exposées. Le défaut de propreté et la conformation du mamelon sont aussi des causes d'excoriations qui peuvent être considérées comme le premier degré des *gerçures* proprement dites. Les fentes sont quelquefois assez étendues pour que le sang s'en échappe en abondance et elles peuvent creuser le mamelon de façon à menacer de le faire tomber. La sécrétion laiteuse est troublée, et ce fait, joint à la douleur et au danger des inflammations, vient rendre parfois la lactation impossible. En face de pareils faits, quelques médecins n'ont pas craint de conseiller des moyens très-actifs, tels que des lotions avec du sublimé. Ce remède offre toujours de terribles dangers pour l'enfant. La cause principale de l'affection étant l'allaitement, le premier moyen à employer est un mamelon artificiel bien approprié. Il faut avoir soin de tenir les téguments tendus à la surface du sein malade. Si ces soins ne suffisent pas, on fera plusieurs fois par jour des lotions avec de l'eau salée, du vin pur, de l'eau-de-vie, une solution légère de nitrate d'argent ou de sulfate de zinc, de l'huile, de l'eau de chaux, des solutions styptiques ; on y appliquera des pommades telles que la pommade de concombre, le cérat, les pommades adoucissantes ou astringentes. Si tous ces moyens échouent, il faut avoir recours à de légères cautérisations avec le nitrate d'argent. Ces cautérisations devront être faites avec beaucoup de soin sur toutes les *gerçures*. Il arrive que, malgré tout, on est obligé de faire cesser l'allaitement. En pareil cas, les *gerçures* se guérissent beaucoup plus vite et presque toujours spontanément.

GERDA, fille du géant Gymer et de la géante Aurboda, dans la mythologie du Nord. Le dieu Frey la vit un jour du haut du trône d'Odin ; il fut ébloui de sa beauté et envoya son messager Skeawa la demander en mariage. Celui-ci mit pour condition que son maître lui céderait son glaive merveilleux, qui allait tout seul au combat. Frey y consentit ; la négociation réussit, et Gerda, devenue la femme du dieu, fut admise au rang des autres déesses. Le chant de l'*Edda* intitulé *Frey Sérrats Die fahrt Skirners*, le *Voyage de Skirner*) nous raconte les détails de cette histoire d'amour.

GERDANEN, ville de Prusse, province de Prusse proprement dite, régence et à 56 kilom. S.-O. de Königsberg ; 1,800 habitants, sur l'Omet et le lac Banktin ; 2,300 hab. Fabriques de draps, tanneries, tuileries. Il y existe deux châteaux. Le cercle de Gerdanen a une superficie de environ 740 kilom. carrés, avec une population de 32,058 hab. C'est une région boisée, bien arrosée et d'une fertilité remarquable.

GERDIL (le cardinal Hyacinthe-Sigismond), théologien et prélat piémontais, né à Samoens (Savoie) en 1718, mort à Rome en 1802. Il entra chez les barnabites d'Annecy, s'y fit remarquer par l'étendue de ses connaissances, devint provincial de son ordre et se lia avec le pape Benoît XIV, à la protection duquel il dut d'être choisi comme précepteur du prince de Piémont, depuis Charles-Emmanuel IV. En 1773, il fut promu au cardinalat. A cette dignité s'ajoutèrent successivement les fonctions de conseiller du saint office (1777), de préfet de la Propagande, de protecteur des maronites, chargé de la correction des livres orientaux. A la mort de Pie VI, il lui eût certainement succédé, si son grand âge n'eût pas fait craindre une vacance prochaine dans ces temps difficiles pour l'Eglise. Les ouvrages du cardinal Gerdil sont nombreux. Ils se distinguent par une érudition variée. Voici les titres des plus remarquables : *Immortalité de l'âme démontrée contre Locke*, et *défense du P. Malebranche contre ce philosophe* (1747-1748, 2 vol. in-8°) ; *Traité des combats singuliers ou des duels* (1759, in-12) ; *Anti-contrat social* (1764, in-12) ; *Anti-Emile* (1763, in-8°) ; *Exposition des caractères de la vraie religion* (1770, in-8°), traduit en français. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Rome (1806-1821, 20 vol. in-4°).

GERDY (Pierre-Nicolas), chirurgien et physiologiste français, né à Loches-sur-Ource (Aube) en 1787, mort à Paris en 1856. Il fut d'abord destiné à entrer dans une maison de banque ; mais les événements de 1813 changèrent ses projets. La carrière de la chirurgie militaire offrait des chances assez belles d'avancement ; le jeune Gerdy décida qu'il étudierait la médecine. A seize ans, il vint à Paris dans cette

la reproduction des anciens vitraux, bien qu'il soit loin encore d'atteindre à la perfection des artistes du moyen âge, dont les procédés semblent être à jamais perdus. On cite, parmi les églises pour lesquelles il a fait ces restaurés des verrières : Saint-Germain-des-Près et la Sainte-Chapelle, à Paris ; l'abbaye de Saint-Denis ; la cathédrale de Dijon ; Notre-Dame-de-la-Couture, à Mons ; les cathédrales de Cantorbéry et d'Ely, en Angleterre.

GÉRER v. a. ou tr. (jé-ré — lat. *gerere*, faire, porter. La racine *ger* n'a pas d'analogue bien certain en sanscrit ni dans les autres langues congénères ; de sorte qu'on pourrait regarder le *s* du parfait *gessi* comme étant primitivement la lettre finale de la racine, ainsi que cela est certain pour *vro*, *uast*, *ustum*, sanscrit *us*, brûler. On pourrait rapprocher *gerere* de la racine sanscrite *har*, prendre, mais le changement de *h* en *g* n'est pas fréquent au commencement des mots. Si la moyenne latine est primitive, il faut rapprocher *gerere*, comme l'a fait Benfey, du sanscrit *grah*, védique *grabh*, prendre. Si le *r* de *gero* est primitif, son changement en *s* devant *s* et devant *t*, dans le parfait *gessi* et le supin *gestum*, repose sur le même principe qui fait qu'en sanscrit un *r* final doit se changer en *s* devant un *t* ou un *s* initial. Change *h* en *d* devant une syllabe muette : *Je gère, ils gèrent ; transporté au futur de l'ind.* et au prés. du cond. : *Je gérerai, nous gérerions*). Administrer, gouverner, régir : GÉRER *les biens d'un mineur. Gérer une entreprise commerciale, une maison de commerce.*

— **Syn. Gérer, administrer, conduire, diriger, gouverner, régir.** V. ADMINISTRER.

GÉRÈRE s. f. (jé-ré-re — gr. *geraira*, de *geraird*, l'honoré). Antiq. gr. Nom des quarante Océanides qui assistaient aux sacrifices, dans les anciennes dionysies.

GÉRESTIES s. f. (jé-rè-sti — de *Géreste*, ville d'Eubée). Antiq. gr. Fêtes qui se célébraient à Géreste, en l'honneur de Neptune.

GERET (Samuel), philosophe et historien polonais, né à Thorn en 1720, mort en 1797. Après avoir fait ses études à Gottingue, puis à Wittemberg, où il fut quelque temps professeur extraordinaire de philosophie, il fut appelé à une chaire du gymnase de sa ville natale, devint bientôt après chanoine et fut député par ses compatriotes près de plusieurs cours allemandes. A son retour, il renonça à l'état ecclésiastique, fut nommé, en 1759, secrétaire de la ville de Thorn, et envoyé, en cette qualité à la cour du roi de Pologne, dont il sut gagner les bonnes grâces autant par son esprit que par ses talents de diplomate. En 1772, il reçut de l'université de Gottingue le diplôme de docteur en droit privé et en droit canon, fut successivement appelé, dans sa ville natale, à toutes les dignités, jusqu'à celle de burgrave, qui était la plus élevée, et, lorsque Thorn eut été cédé à la Prusse, il devint, en 1794, conseiller aulique, puis conseiller militaire du royaume de Prusse. On a de lui : *Exercitatio de Amphibio Afro, ejusque theologia, judicia exhibentis antelogium, de non contemnenda antiquissimorum inter christianos doctorum scientia* (1751) ; *Réponse sur le mémoire touchant la diète tenue dans la Prusse polonaise*, en français (1767) ; *Thorn, Francfort et Leipzig jusqu'à nos jours* (1793) ; *Souvenirs historiques de la ville de Thorn* (1796). Il fit, en outre, paraître en allemand les *Mémoires et renseignements hebdomadaires de Thorn* (1760-1772, 12 vol. in-4°), qui renferment une foule de documents importants pour l'histoire de Pologne.

GEREZ (SIERRA DE), chaîne de montagnes du Portugal, ramification des monts des Asturies. Elle est située entre les bassins du Douro et du Minho, à l'O. de Montalegre, et s'étend, du N. au S., sur une longueur d'environ 30 kilom. Le plus élevé des pics granitiques qui la composent atteint 1,900 mètres. Dans sa retraite, en 1809, le maréchal Soult fit passer son armée par une gorge à peine franchissable qui forme l'une des passes de la montagne.

GERFAUT ou **GERFAULT** s. m. (jèr-fô — bas lat. *gyrofalco*, mot que quelques-uns ont rapporté à *hiero*, du grec *ieros*, sacré, et *falco*, faucon. En effet, *hiero* se change parfois en *jer*, suivant la remarque de M. Littré, comme dans *jerarchia* pour *hierarchia*. D'autres, avec Pictet, rapportent *gyrfalco* au latin *gyrare*, tourner. Le faucon serait ainsi désigné par allusion au cercle qu'il décrit en planant. Du reste, en persan et en sanscrit, le faucon est souvent appelé d'un nom qui signifie aussi cercle, roue, et, en général, tout ce qui a un mouvement circulaire. Cependant Chevallet et M. Littré croient que le nom du *gerfaut*, qui semble tenir à la fois du faucon et du vautour, a été formé du nom de ces deux oiseaux, et que la véritable étymologie du bas latin *gyrofalco* est dans le germanique : allemand *gerfalk*, *geierfalk*, de *geier*, vautour, et *falk*, faucon). Ornith. Oiseau du genre faucon qui est employé en fauconnerie : *Le* GERFAUT, *tant par la figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie.* (Buff.) *Le* GERFAUT *est un magnifique oiseau blanc chaussé d'éperons d'or.* (Toussenel.)

— **Encycl.** Le *gerfaut* est une espèce de faucon dont la taille est inférieure à celle de l'autour. Il a le bec court, peu échancré à l'extrémité, l'œil vif, étincelant, les ailes très-longues et dépassant de beaucoup la queue. On en indique trois espèces, ou plutôt trois races principales, subdivisées elles-mêmes en sous-variétés, qui ne sont probablement que des différences d'âge ; ce sont : le *gerfaut* blanc, à plumage blanc, avec quelques taches noires ; le *gerfaut* d'Islande, à plumage roussâtre, varié de blanc ; et le *gerfaut* de Norvége, à plumage très-rembruni. Le *gerfaut* habite surtout le nord de l'Europe et de l'Asie ; mais il s'acclimate facilement dans les régions tempérées ou chaudes, et semble n'y rien perdre de sa vigueur et de sa vivacité. C'est un des plus grands oiseaux de proie ; c'est aussi le plus fort et le plus hardi. Avec autant de courage et d'activité qu'en a le faucon, il a plus de puissance, mais moins de docilité. Il est difficile à dompter, à instruire et à gouverner ; il devient rebelle et indomptable s'il n'est pas ménagé. Le *gerfaut* de Norvége est plus docile et plus estimé. Le *gerfaut* sert, dans la fauconnerie, comme oiseau de haut vol. La femelle est employée à chasser la cigogne, la grue et le héron ; le mâle est un peu moins fort. Cet oiseau ne craint pas de livrer combat à l'aigle, et quelquefois il est vainqueur. V. FAUCON.

Gerfaut, roman par Ch. de Bernard (Paris, 1838). La jeune et belle baronne de Bergenheim habite avec son mari un ancien château. Parmi les habitués des salons de Paris, dont elle faisait les délices, elle a distingué le vicomte de Gerfaut, amoureux égoïste, qui, un beau jour, vient la surprendre dans sa solitude. A cette rencontre, la jeune femme est troublée, car le vicomte a laissé dans son cœur de dangereux souvenirs ; elle commence par se fâcher ; puis elle supplie qu'on la laisse en repos, et enfin commande avec dignité qu'on s'éloigne pour ne plus revenir. Gerfaut, trop habitué pour ne pas croire qu'il lui est permis d'espérer, reste et parvient même à devenir l'hôte du baron de Bergenheim. Bientôt Clémence découvre que l'impression faite par son cœur sur le vicomte est profonde ; elle l'aime ; mais, chaste et pure, elle combat avec une résistance héroïque la passion qui la dévore. Gerfaut flatte l'art, chasse avec lui et a toujours l'adresse de quitter la chasse pour aller retrouver Clémence. Mais le baron de Bergenheim, averti enfin de l'intelligence des deux amants, trouve les lettres d'amour dont la lecture est encore le seul crime de Clémence. Il suppose un voyage à la ville, où il restera quelques jours. Sa femme, épouvantée de ce départ, l'engage à rester le moins longtemps possible. La nuit du départ du baron, Gerfaut s'introduit dans l'appartement de Clémence qu'il trouve assise sur un divan ; d'abord elle est épouvantée ; mais le bonheur de voir, d'entendre celui qu'elle aime calme bientôt son effroi, et si elle tremble encore, c'est de ravissement et d'amour ! Déjà elle s'abandonne aux caresses perfidement innocentes de son amant, lorsque la mousseline d'une porte vitrée s'agite doucement. Clémence est perdue ! Le baron entre, et, sans même jeter les yeux sur son épouse évanouie, sans proférer contre le séducteur une parole de colère ou de menace, il l'emmène dans son appartement. « Il ne faut pas, lui dit-il, que le moindre soupçon tache la réputation de celle à qui j'ai donné mon nom ; il faut que le monde ignore la cause du combat, ignore même qu'il y a eu combat. Demain, une chasse au sanglier aura lieu ; deux hommes se placeront l'un et l'autre avec deux chasseurs, et, à un moment donné, celui que le sort aura désigné pour tirer le premier fera feu sur l'autre. » La chasse a lieu ; le baron tombe sous la balle de Gerfaut et est ramené mourant chez sa femme, à qui il ne fait pas de reproches, mais à qui il ne pardonne pas non plus. Enfin, il expire, et Clémence, rendue insensée par la douleur et les remords, s'élance dans la rivière par la fenêtre du balcon et termine ainsi son existence. Quant à Gerfaut, il retourne à Paris, où il continue à recueillir les plus brillants succès.

GERGAL, ville d'Espagne, prov. et à 30 kilom. N. d'Almeria, au pied des monts Baza ; 5,000 hab. Eaux minérales. Verrerie, fabrication d'étoffes ; moulins à huile et à farine.

GERGEI, bourg d'Italie, île de Sardaigne, division et à 54 kilom. N. de Cagliari, dans une vallée marécageuse et malsaine, au pied de la colline du Giara ; 2,361 hab. Commerce en céréales et vin. Belle église du XIVe siècle.

GERGELIN s. m. (jèr-je-lain). Comm. Huile de sésame extraite par les Indiens.

GERGONNE (Joseph DIEZ), mathématicien français, né à Nancy le 19 juin 1771, mort à Montpellier le 4 avril 1859. Son père, peintre et architecte sans fortune, lui fit cependant suivre les cours du collége. Le jeune Gergonne fit de brillantes études. N'ayant encore que douze ans, il perdit son père, circonstance qui l'obligea, cinq ans après, à donner des leçons pour venir en aide à sa mère et à sa sœur. En 1792, lors de l'invasion des Prussiens en Champagne, il s'enrôla parmi les volontaires destinés à l'armée de la Moselle, et prit part à la bataille de Valmy. Il se rendit ensuite à Paris, auprès d'un de ses oncles, ex-constituant, qui lui offrait de le prendre pour son secrétaire ; mais il n'y resta qu'un an. Repris par la réquisition, Gergonne fut envoyé à l'armée de la Moselle, où il fut nommé secrétaire de l'état-major général. Un concours d'admission à l'Ecole d'artillerie de Châlons ayant été annoncé, il obtint l'autorisation de s'y présenter. Il se rendit à Châlons à pied, y arriva le jour même de l'ouverture du concours, et se transporta immédiatement dans la salle des examens. Les vêtements poudreux et débraillés du jeune soldat, son bâton grossier, sa chaussure en désordre excitèrent un rire général, que l'examinateur lui-même partagea. Cet examinateur était le célèbre Lacroix, qui, cédant à la tentation d'amuser l'assistance, commença par appeler au tableau le nouveau venu. « Mais, dit M. Lafon, à qui nous empruntons le récit de cet épisode, Gergonne résolut toutes les questions qu'on lui posa avec un facilité telle que l'examinateur jugea à propos de franchir les limites du programme, et, après un examen qui dura quatre heures, les candidats reconnurent qu'ils auraient à l'école un maître inattendu. »

Un mois après son entrée à l'Ecole d'artillerie, Gergonne en sortait avec le brevet de lieutenant, et était envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il combattu à la prise de plusieurs villes sur les Espagnols. En juillet 1795, la paix ayant été conclue avec l'Espagne, le régiment dont Gergonne faisait partie fut dirigé sur Nîmes. Une chaire de mathématiques à l'Ecole centrale de cette ville ayant été mise au concours, Gergonne se présenta et l'obtint. Six ans après, il demanda un congé et en profita pour aller chercher à Berlin et y épouser une jeune fille qu'il avait aimée pendant son séjour à Paris.

Toute la gloire scientifique de Gergonne, toutes ses œuvres se résument dans le journal qu'il fonda en 1810 et qu'il entretint et publia à ses frais jusqu'en 1831, journal connu sous le nom d'*Annales de mathématiques* et plus communément d'*Annales de Gergonne*. Ce recueil de 21 volumes in-4° renferme environ 200 mémoires de Gergonne et un grand nombre d'autres envoyés par ses correspondants. On y trouve même çà et là quelques titres philosophiques ou politiques par exemple : *Essai sur les définitions ; Traité de dialectique rationnelle ; Examen critique de quelques dispositions de notre code d'instruction criminelle*, etc. Prélevant sur ses modestes appointements pour subvenir aux frais de sa publication, Gergonne gravait lui-même toutes les figures de son ouvrage. En 1816, il fut nommé à la chaire d'astronomie de Montpellier, et, en 1830, recteur de l'Académie de cette ville. Ses nouvelles fonctions ne lui permirent plus de continuer la publication de son journal.

La jeunesse de Montpellier faisait quelquefois expier au professeur les sévérités dont elle croyait avoir à se plaindre de la part du recteur et de l'examinateur. « Un jour, dit encore M. Lafon, les élèves s'arment de sifflets, se donnent rendez-vous au cours de Gergonne, et là, au moment où le professeur prend la parole, il font retentir la salle de sons insaisissables. Gergonne reste impassible. Comme il traitait alors de l'acoustique, il saisit l'occasion et leur annonce la théorie du sifflet. Désarmé par à-propos, le jeune auditoire écoute, puis il admire, et les sifflets se changent en applaudissements. »

Mis à la retraite en 1844, Gergonne consacra au repos le reste de ses jours.

GERGOVIE, en latin *Gergovia*, nom de deux villes de l'ancienne Gaule, l'une dans l'Aquitaine Ire, chez les Arvernes, à 5 kilom. S. de la ville actuelle de Clermont-Ferrand, sur une hauteur qui se détache des monts Dômes (v. ci-après) ; l'autre chez les Boïens, à 27 kilom. S. de la ville moderne de Clamecy. La forteresse de Gergovie, nommée par César *Arx in Boiis*, a laissé son nom au village moderne d'Arzembouhy (Nièvre).

Gergovie (SIÉGE DE), un des plus célèbres de notre antique histoire nationale, victorieusement soutenu par Vercingétorix contre César. Le général romain, voulant éteindre le foyer d'insurrection et de révolte qui menaçait son autorité, se porta sur Gergovie avec six légions, pour faire un exemple terrible qui intimidât les autres villes. Mais Vercingétorix, qu'il avait en face, avait deviné son intention et était allé s'établir avec son armée sous les murs de la ville, dans une situation presque inexpugnable. César reconnut la place, vit qu'elle s'élevait sur une très-haute montagne, dont toutes les avenues étaient difficiles, et désespéra de pouvoir l'emporter d'emblée. Jugeant également le blocus presque impossible, il résolut néanmoins de l'entreprendre et de s'en remettre, du reste, à sa fortune. Le mur de la ville, à vol d'oiseau et en ne prenant aucun détour, s'élevait à douze cents pas de la plaine, vis-à-vis du camp romain ; mais les plis du terrain et les sinuosités de la route augmentaient considérablement la distance. Vers le milieu du coteau et dans sa longueur, Vercingétorix avait fait construire un mur de pierres énormes, haut de 6 mètres, destiné à arrêter l'attaque des Romains. Entre cette redoute et la ville s'étendait l'armée gauloise, divisée en trois camps où se tenaient les soldats des différentes nations coalisées, et qui occupaient toute la hauteur de la montagne, ce qui en rendait l'aspect terrible. Tous les jours, au lever du soleil, il réunissait dans sa tente, située au centre de ce rassemblement, les chefs des différents corps, pour leur donner ses ordres ou prendre leur avis. Pour affermir le courage et la valeur des uns, il engageait de